

ger de satisfaire les desiderata de la sottise humaine ; une année après, un incendie éclata et l'on vit ces mêmes gens qui maudissaient les protestants s'emparer de ce qu'ils pouvaient arracher au désastre pour l'emporter chez eux et le garder. Mais comment les choses s'étaient-elles passées ? Il est difficile de le dire. Ce qu'on sait c'est qu'il n'y avait personne dans l'établissement depuis deux mois ; quelques élèves étaient déjà arrivées mais personne n'avait pu pénétrer dans la partie de l'établissement où le feu a commencé son œuvre.

M. Duclos avait fondé cet établissement de son propre mouvement, il y avait mis toutes ses ressources. On avait bien pris la précaution de tout assurer contre l'incendie, mais des trois compagnies qui avaient accepté la garantie, l'une fit faillite et les deux autres s'arrangèrent pour payer le moins possible.

Personne, aucun corps constitué ne devait aucune assistance au missionnaire dont le zèle venait de compromettre l'avenir des siens ; aussi personne ne songea à lui venir en aide. Ce fut un fardeau pour toute une partie de sa vie. Lorsque vint le moment où il aurait pu donner à sa chère compagne, qui avait partagé ses ennuis, un peu de ce confort qu'elle avait laissé en Suisse pour venir au Canada, le Seigneur lui offrait le confort autrement précieux des demeures du ciel.

Non seulement le collègue avait disparu, mais le temple aussi ; alors se posa pour la congrégation la question importante : Faut-il renoncer aux joies spirituelles que nous avons partagées, ou faut-il aller de l'avant ? On n'avait pas prêché en vain, et la réponse unanime fut : En avant et bon courage, l'Éternel com-